U d'/of OTTAWA
39003000823962

B
316
. T7
1919

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/callicIsoulesn00truc

CALLICLÈS

OU

LES NOUVEAUX BARBARES

DU MÊME AUTEUR

—

M. de Nugbo, philosophe (Perrin). . . . . 3 fr. 50

Charles Maurras et son temps (Editions Bossard) 1 fr. 20

D'une Organisation intellectuelle du pays (Editions Bossard) . . . . 2 fr. 40

La Grâce. Essai de psychologie religieuse (un vol. de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Alcan) 2 fr. 50

Le Retour à la Scolastique (un vol. de la *Bibliothèque de Critique Internationale*, La Renaissance du Livre) 2 fr. 50

Jean Locke (Collection des *Cent chefs-d'œuvre étrangers*, La Renaissance du Livre) . . . . 1 fr. 50

GONZAGUE TRUC

CALLICLÈS
OU LES
NOUVEAUX BARBARES

DERNIER DIALOGUE PLATONICIEN

ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1919

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

B
316
T7
1919

Copyright by GONZAGUE TRUC, 1919

PRÉFACE

Je prie le lecteur de ne prendre cette fantaisie que pour une fantaisie. Quelle que soit mon admiration pour Socrate, le plus intelligent des hommes, je connais trop les illusions où porte l'histoire pour regretter avec excès même son temps et, s'il me fallait vivre d'autres jours que ceux qui me sont échus, je crois, décidément, que je préférerais encore l'avenir au passé. Néanmoins il est trop vrai que, malgré notre science, peut-être même à cause de notre science, nous nous enfonçons de plus en plus dans une sorte de barbarie dont on peut se demander si elle ne sera point

sans retour ! Contre le mépris croissant qu'on fait des choses de l'esprit, qu'il me soit permis d'évoquer la parole de celui à qui l'esprit doit peut-être ce qu'il a de meilleur. Certes, aux familiers de Platon, mes propos paraîtront rudes et sans grâce, — ne suis-je pas moi-même un de ces Barbares que je m'efforce à dépeindre ? — mais ces disciples me pardonneront, je l'espère, de témoigner d'un sentiment que le Maître n'eût point désavoué.

CALLICLÈS
OU
LES NOUVEAUX BARBARES

INTERLOCUTEURS

THÉODORE. — SOCRATE. — CALLICLÈS.
CHÉRÉPHON

THÉODORE. — *Voici, Socrate, Calliclès que nous te ramenons, au retour d'un voyage qui l'a fait toucher aux colonnes d'Hercule. Tu le vois tout ému encore, et nous-mêmes l'avons surpris murmurant, dans une sorte de frénésie, des paroles étranges. Il a visité des peuples nombreux et il a séjourné parmi les Barbares. Rien pourtant ne semble l'avoir touché comme une vision qu'il a dû avoir*

dans son sommeil et sur laquelle il s'obstine à garder le silence.

SOCRATE. — *Ainsi donc, Calliclès, les Dieux t'ont favorisé. Peut-être même ont-ils permis à tes yeux de plonger dans l'insondable avenir. Mais alors tu ne te tairais pas sans imprudence et sans méchanceté. Car, par l'image de ce qui sera, ils ont voulu certainement amender ce qui est et ils ne t'ont constitué le gardien de leurs desseins que pour que tu en fasses part à tes amis, sinon au peuple. Nous aimerais-tu assez peu pour nous vouloir priver du don des Immortels?*

CALLICLÈS. — *Non, Socrate, et si j'ai tardé de satisfaire à la curiosité de ceux-ci, c'est que je n'ai voulu parler qu'en ta présence. Tu es le seul, en effet, que les signes et les prodiges n'étonnent point, et tu soumets les mœurs comme les songes des hommes à la juridiction impitoyable de ton esprit. J'ai à te dire des choses si extraordinaires que je m'en effare moi-même, après les avoir trouvées naturelles. Je compte sur ta sagacité pour me fixer sur le sens de ce que j'hésite*

à désigner sous le nom de réalités ou d'images, et pour ramener quelque paix dans ma raison.

SOCRATE. — *Tu es pourtant ce même Calliclès qui, à l'école de Gorgias, prétendait avoir appris à donner une face pareille à la justice et à l'erreur. Mais la vérité se joue des raisonnements qui ne prennent pas souci d'elle. Explique-toi sans crainte : Il est vrai que les Olympiens ne s'adressent point toujours clairement aux hommes, soit qu'ils ne consentent à leur montrer qu'une part des choses, soit qu'ils les veuillent perfectionner par l'effort même où ils les contraignent ainsi. Mon ignorance, certes, dépasse la tienne, puisque je n'ai reçu, moi, nul message divin. Toutefois, en les joignant toutes deux pour la recherche, sans doute parviendrons-nous à les dissiper dans la faible mesure où ce progrès reste permis aux mortels. Celui-là seul n'apprend jamais rien qui croit tout savoir.*

CALLICLÈS. — *Pardonne, Socrate, à des préliminaires un peu longs. Il faut que tu*

saches au juste dans quelles conditions s'est déroulée une aventure aussi peu commune. Tu n'ignores pas que, désireux d'étendre par des voyages ma connaissance des hommes, j'ai obtenu d'Eutropos de l'accompagner au cours de l'un des périples qu'il entreprend pour son commerce. Je t'épargnerai le détail de nos courses. Après avoir touché à la Grande Grèce, évité Charybde et Scylla, nous avons atteint la côte d'Ibérie et nous l'avons remontée jusqu'au point où le mont Pyrénée la sépare de la Celtique. C'est, là, exactement et pour préciser chez les Cerrétans, qu'il m'a été donné de voir, en songe ou tout éveillé, je me le demande encore, un spectacle tel que l'esprit ose à peine le concevoir.

M'étant égaré un soir dans une des vallées rocheuses par lesquelles le pays descend jusqu'à la plaine, je me laissai surprendre à la nuit et il me devint bientôt impossible de retrouver mon chemin. Il me fallut attendre le lever de la lune qui ne devait point tarder beaucoup après la première veille, et je

m'étendis tout contre un maigre buisson pour me préserver du serein. Or, remarque bien ceci, Socrate, ce n'est pas le moins extraordinaire de cette merveille, tout ce que je vais te dire tient dans la courte durée qui me sépara du moment où j'aperçus, au faîte d'un noir ravin, la froide lueur de Phœbé, retrouvant du même coup, ma route et mes sens. J'ai donc vécu en un instant plusieurs âges d'hommes ! Bien mieux, j'ai été contemporain des peuples parmi lesquels j'ai vécu, et ce n'est que revenu à mon état premier que j'ai pensé à m'étonner de ce que j'avais vu. Mais alors, ma surprise est allée jusqu'à l'hébétement.

CHÉRÉPHON. — *Il n'y a rien d'étrange, Calliclès, dans la longueur démesurée que t'a paru prendre ta vision. Les songes ne sillonnent que d'un éclair notre repos. S'ils nous semblent interminables, c'est que le temps alors ne compte plus pour nous, et que, plongeant dans son infini, nous le découpons à notre guise. Et tu devrais savoir aussi que les parties inférieures de l'âme, souveraines*

du sommeil, nous dépossèdent, pour ainsi dire, de nous-mêmes et nous soumettent à leurs fantaisies.

CALLICLÈS. — *Sage Chéréphon, les orateurs qu'il m'a été donné d'entendre dans cet avenir, ou ce passé, ne tenaient point des discours aussi subtils. Mais procédons avec ordre.*

Je me trouve donc transporté dans une région où j'ai reconnu depuis le centre à peu près de la Celtique, malgré de profonds changements. Des plaines y règnent, en effet, et de vastes cultures où prédominent tantôt le froment, tantôt la vigne, au lieu des forêts incultes. Des milliers de villages remplacent les misérables huttes des Barbares, et là où l'aurochs errait en liberté, des couples de bœufs soumis au joug retournent la terre féconde. Une charmante douceur baigne le paysage. Le ciel n'a pas l'éclat du nôtre, mais il se diversifie à l'infini en des teintes qui sont une caresse au regard. Les habitants se saluent dans un langage, certes un peu rude encore pour une oreille attique, mais

clair, vif, sonore, et où je pus saisir des lambeaux de mots grecs, curieusement travestis. Le vêtement, le mien même, consiste en diverses pièces qui engainent les membres et moulent le torse, costume fort laid d'ailleurs, mais commode infiniment plus que nos tuniques et nos manteaux. Les femmes seules ont conservé l'usage des couleurs voyantes. Les hommes s'habillent d'étoffes sombres. Ils se sont bornés, sur ce point, à perfectionner l'usage des Celtes, leurs probables aïeux.

Un vaste fleuve traverse la contrée : il coule lent dans la plaine et s'y contourne en méandres démesurés. Des nefs étranges le descendent avec des sifflements ou des hululements lugubres, sans le secours de la voile ou de l'aviron, et traînent après elles de longs convois de pierres, de bois ou de charbon. Et c'est ici, Socrate, que je sollicite ton attention. Ces peuples qui n'existent dans aucun lieu, et qui peut-être ne seront de nul temps, se sont rendus maîtres de la matière et des forces qui animent le mystérieux univers. Le vent, l'eau, la foudre, asservis et

dociles, se distribuent dans des machines qui, sans effort, traînent des fardeaux énormes ou circulent jusque dans les airs à des vitesses vertigineuses. Ces nefs dont je te parlais bravent les tempêtes, et il suffit d'un ressort pour les diriger. Les chevaux ne s'attellent plus aux voitures, et on ne les conserve que pour les jeux ou les funérailles. Ces bœufs mêmes que je t'ai montrés dans la campagne y rappellent un mode vieilli de culture et presque partout les remplacent des socs qu'une âme invisible semble guider. On correspond sur-le-champ, par la parole et l'écriture, à des milliers de stades, et deux citoyens, aussi loin l'un de l'autre qu'Athènes de Lacédémone, conversent sans élever la voix plus que nous ne faisons et se rejoignent, dès qu'il leur plaît, en moins d'une demi-journée.

J'ai visité les villes de cette terre étrange et j'ai séjourné dans les plus grandes. A vrai dire, je me suis difficilement accoutumé à la hauteur de leurs maisons plus élevées que nos temples et à peu près informes, et j'ai plaint les malheureux qui s'entassent près

des toits, sans paraître en souffrir trop. Une population immense y demeure, égale par le nombre à celle de la Grèce. Mais il faut reconnaître que les plus grandes, et surtout leur capitale, par l'amplitude et la correction du plan, parviennent à quelque beauté. De même les bois, dont souvent elles s'entourent, sont exquis.

La vie coule là, facile pour le riche qui n'a qu'à lever le doigt pour voir son moindre caprice satisfait, et le travailleur participe, malgré un labeur sans relâche, aux biens communs, aux véhicules sans chevaux et aux choses ailées. Il n'y a pas d'ailleurs de différences politiques entre les uns et les autres, et tous prennent part, de façon plus ou moins directe, au gouvernement.

Une chose m'a plu tout particulièrement chez ces mortels heureux, et c'est l'aise et la simplicité des mœurs. Ils se livrent surtout au commerce ou à la fabrication de leurs engins, et passent les jours à s'acquérir des fortunes que leurs fils, leurs neveux, ou parfois eux-mêmes, dissipent joyeusement. Ils sortaient,

au moment où je les visitais, d'une guerre monstrueuse au cours de laquelle leur ingéniosité mécanique leur avait permis d'accumuler des millions de morts. Ils escomptaient une ère de paix et ils se précipitaient dans le travail et dans le plaisir avec une sorte de frénésie.

Ils ne recherchent pas comme nous les beaux garçons, et, au contraire, cette pratique, chez eux, passe pour vile et odieuse. En revanche, ils poursuivent les femmes avec passion et l'on dirait qu'ils n'ont pas de jouissance plus vive que leur commerce. Elles sont leurs égales, ou à peu près, devant la loi ou la coutume, et, en réalité, leurs supérieures, car elles les mènent comme elles veulent. Elles fréquentent les lieux publics et s'y montrent aussi dévêtues que les courtisances dont on les distingue difficilement. Et je m'étonne qu'elles n'occasionnent pas plus de désordre, tant elles ont à la fois, de charme, de fantaisie et de pouvoir.

Il se pourrait, Socrate, que le Destin m'ait envoyé parmi ces peuples pour témoigner de

leur bien-être et pour consoler les hommes en leur dévoilant ce qu'ils deviendront un jour. Ceux-ci, par une forme de gouvernement que tu estimes inférieure, vivent sous la seule domination de la loi. Ils n'ont pas d'esclaves, et leurs Métèques, sans jouir en entier des droits du citoyen, acquièrent souvent, par leur fortune, une influence considérable sur la chose publique. Ils ont connu d'abord la lutte des factions. Ils ont fini par confier le gouvernement, ou plutôt l'administration, à des magistrats choisis dans les corps de métiers et tenus dans une étroite dépendance, et ils ne se préoccupent, selon un mot qu'ils aiment, que de « faire de l'argent ».

Ils en font beaucoup. Aussi la richesse est-elle devenue, pour ainsi dire, commune. On ne rencontre chez eux que peu de misérables et aucun mendiant. Chacun, presque, peut jouir de la commodité des transports publics, d'une cuisine savante, de spectacles nombreux, où l'on voit défiler sur un écran des images prestigieuses et qui, pour moi, n'ont que le tort de ne pas se dérouler en plein air.

Tout le monde sait lire, écrire, et les pédagogues apprennent aux enfants, réunis en de vastes écoles, la constitution de la République, les secrets des métiers et les raisons de merveilles qui leur sont devenues si familières qu'on ne songe plus à s'en étonner.

Oui, Socrate, j'ai vu ces choses: dans une terre fertile, toute frémissante de l'activité de peuples innombrables, des moissons prodigieuses, des milliers d'artisans employés à la confection de mécaniques propres à remplacer tout travail des bras, d'immenses chariots se mouvant d'eux-mêmes et traînant sur des lignes de fer des poids qui épouvantent l'imagination, des hommes parcourant les airs sur des machines à forme d'oiseaux, sans craindre le sort d'Icare... J'ai vu tout cela, et quand je me suis retrouvé dans les gorges pyrénéennes, solitaires et farouches sous la pâle clarté d'une lune d'hiver, j'ai senti en moi un indicible regret, et le chemin de la patrie m'a paru la route de l'exil.

SOCRATE. — *Tu ne t'étonneras pas, Calliclès, si tu me vois plongé par ton récit, dans*

le plus grand embarras. Certes, je m'émerveille comme il sied des choses incroyables que tu nous rapportes. Cependant, tu n'as pas satisfait ma curiosité tout entière et tu es resté muet sur plus d'un point où je me préparais, plein d'impatience, à t'écouter. Je te poserai donc, si tu le veux, diverses questions. Mais d'abord, laisse-moi interroger Chéréphon, car on n'est pas trop de plusieurs pour se porter un mutuel secours dans un tel trouble. Dis-moi, Chéréphon, ce qu'il te semble du songe de Calliclès — car c'est évidemment un songe ! Le crois-tu sorti de la porte de corne par où Zeus paternel nous envoie les mauvais rêves, ou par la porte d'ivoire?

CHÉRÉPHON. — *Par la porte d'ivoire, Socrate, il n'y a pas à hésiter là-dessus.*

SOCRATE. — *Fort bien, Chéréphon. A ton avis, sans doute, la société qu'a essayé de nous dépeindre Calliclès est bien meilleure que la nôtre, et il faut souhaiter aux Grecs, comme aux Barbares, d'y parvenir au plus tôt ?*

CHÉRÉPHON. — *Assurément.*

SOCRATE. — *Je le veux aussi. Donc, Chéréphon, nous placerons le souverain Bien dans le fait de monter dans des voitures sans coursiers, de poursuivre les oiseaux dans les airs et de nous passer de la voile dans l'art de la navigation, car voilà surtout ce qui paraît avoir séduit Calliclès dans son voyage au pays du sommeil !*

CHÉRÉPHON. — *Nullement, Socrate, et je n'ai ni dit, ni voulu dire cela.*

SOCRATE. — *Comment donc, Chéréphon, entends-tu tes paroles? Faut-il penser que tu loues chez les peuples qu'a visités Calliclès non pas seulement la perfection des mécaniques ou la facilité des mœurs, mais encore une certaine sagesse?*

CHÉRÉPHON. — *Oui.*

SOCRATE. — *Par le Chien, moi aussi! Toutefois, de quelle sagesse veux-tu parler, car plus d'une fois nous n'avons pas été d'accord tout de suite à ce propos. Serait-ce de celle qui consiste à honorer les Dieux?*

CHÉRÉPHON. — *Je ne crois pas, Socrate.*

SOCRATE. — *Serait-ce de celle qui recommande d'observer la mesure dans les actes et de ne pas contrevenir à la justice?*

CHÉRÉPHON. — *Peut-être bien de celle-là.*

SOCRATE. — *Serait-ce encore de cette autre qui enseigne à connaître par la méditation afin de savoir ce qu'il appartient de faire ou de demander aux autres?*

CHÉRÉPHON. — *Je ne sais pas au juste, Socrate. Les peuples dont vient de parler Calliclès m'ont paru demander à la raison les règles de leurs arts et de leur conduite. La mathématique, exactement observée, leur a seule pu permettre de construire les appareils dont ils tirent un si grand profit. A ton tour, les estimerais-tu peu dignes de notre louange?*

SOCRATE. — *Subtil Chéréphon, tu veux m'entraîner, je crois, sur une voie dangereuse et où je ne te suivrai que tout à l'heure; tu veux que je décide s'il faut confondre la raison et la mathématique. Mais dis-moi d'abord, distinguerais-tu, toi, dans cette raison et dans la sagesse des choses différentes ou séparées?*

CHÉRÉPHON. — *Cela non plus, Socrate, je ne l'ai pas dit.*

SOCRATE. — *Hé quoi, ne venons-nous pas d'établir que la sagesse se manifeste de diverses manières?*

CHÉRÉPHON. — *Oui.*

SOCRATE. — *Et n'avons-nous pas découvert que nous ne savions pas au juste de quelle façon les peuples si goûtés de Calliclès étaient sages?*

CHÉRÉPHON. — *Oui.*

SOCRATE. — *Ne voudrais-tu pas, dès lors, te joindre à moi pour obtenir de notre ami de plus amples éclaircissements?*

CHÉRÉPHON. — *Au contraire, Socrate.*

SOCRATE. — *Dis-moi cependant, Chéréphon, connais-tu Panétios, le tisserand ?*

CHÉRÉPHON. — *Oui.*

SOCRATE. — *Connais-tu Gorgias ?*

CHÉRÉPHON. — *Certes !*

SOCRATE. — *Et connais-tu ces deux hommes pareillement?*

CHÉRÉPHON. — *Je ne te comprends pas, Socrate.*

SOCRATE. — *Je m'expliquerai donc. Tu sais, de Panétios, qu'il fabrique des toiles et qu'il est habile dans son art.*

CHÉRÉPHON. — *Oui.*

SOCRATE. — *Tu as admiré quelques-unes de ses œuvres chez Alcibiade.*

CHÉRÉPHON. — *Oui, encore.*

SOCRATE. — *Lui as-tu parlé?*

CHÉRÉPHON. — *Quelquefois.*

SOCRATE. — *Et il t'a sans doute fait part de ses sentiments, de ses pensées, de la manière dont il entend la pratique des affaires et le culte des Dieux !*

CHÉRÉPHON. — *Tu te moques, Socrate !*

SOCRATE. — *Mais là-dessus, je veux dire quant aux Immortels, à la cité ou à la constitution du monde, tu répands à plaisir toi-même les idées de Gorgias ?*

CHÉRÉPHON. — *En effet.*

SOCRATE. — *Tu as vécu avec ton maître, tu as éprouvé son caractère, tu as participé à la vie même de son esprit?*

CHÉRÉPHON. — *Tu ne saurais t'exprimer avec plus de justesse.*

SOCRATE. — *Et nous, saurons-nous qui tu connais le mieux de Gorgias ou de Panétios?*

CHÉRÉPHON. — *Gorgias certainement.*

SOCRATE. — *Si tu considères la façon dont tu connais celui-ci, affirmeras-tu aussi que tu connais l'autre?*

CHÉRÉPHON. — *Non, sans doute, la comparaison n'est guère possible.*

SOCRATE. — *Si nous revenons aux étrangers de Calliclès, dirons-nous que nous les connaissons comme tu connais Panétios ou comme tu connais Gorgias?*

CHÉRÉPHON. — *Comme je connais celui-là.*

SOCRATE. — *C'est-à-dire que nous avouerons ne pas les connaître.*

CHÉRÉPHON. — *A peu près, Socrate.*

SOCRATE. — *Encore une fois il nous faut recourir à Calliclès et lui demander de tels détails, qu'après l'avoir entendu nous ne soyons pas plus ignorants des hommes avec lesquels il a cru vivre que tu ne l'es de Gorgias.*

CHÉRÉPHON. — *Interroge-le donc.*

SOCRATE. — *Vois-tu sur quoi vont porter nos questions?*

CHÉRÉPHON. — *Non, mais hâte-toi de les poser.*

SOCRATE. — *Pas si vite, mon cher Chéréphon, nous irions au hasard, et c'est ici qu'il convient de ne s'avancer qu'avec méthode. Voyons! Nous venons d'établir que tu connais Gorgias, non point parce que tu sais comment il s'habille et ce qu'il mange, mais parce qu'il t'a communiqué sa science des Dieux et des mortels, et sa façon d'entendre la vie et de la pratiquer.*

CHÉRÉPHON. — *En effet, nous avons établi cela.*

SOCRATE. — *Donc, si Calliclès peut nous renseigner avec exactitude sur la religion, sur la politique, et sur le but que donnent à l'existence les peuples de son rêve, nous aurons quelque chance de pouvoir enfin porter sur eux un jugement convenable.*

CHÉRÉPHON. — *Oui.*

SOCRATE. — *Parle donc, Calliclès, tu vois ce que nous attendons de toi : Quelles idées*

tes compagnons prennent-ils de Zeus et des autres Olympiens?

CALLICLÈS. — *Ils n'adorent qu'un Dieu auquel ils ne donnent point de nom particulier. Ce Dieu, invisible et qui ne se manifeste que par ses œuvres, a jadis créé le monde en six jours et il détient, éternel, la sagesse et la toute-puissance. Dès le principe, il a façonné dans l'argile un homme dont il a retranché ensuite une côte pour en faire une femme, et il a placé ces créatures parmi les délices d'un jardin dont elles pouvaient goûter tous les fruits à l'exception d'un seul. Séduite par un serpent, la femme a mangé de ce fruit et elle n'a pas eu de peine à entraîner son compagnon dans sa faute. Mais le Dieu s'est aperçu du larcin. Il a puni de mort les coupables auxquels il avait accordé d'abord de durer toujours, et il les a condamnés à ne subsister qu'au prix d'un travail pénible et sans fin. Depuis, ajoutaient les prêtres du Dieu, les générations ne se lèvent que pour se coucher dans la tombe, et l'humanité gémit sous le poids des maux.*

Mais ce péché premier avait été si grand, paraît-il, qu'il n'aurait pu être expié par la succession entière des hommes et le Créateur a imaginé, pour satisfaire à la justice, d'envoyer son fils sur la terre, de le revêtir d'un corps de chair, et de permettre qu'il fût cloué contre du bois, quoique innocent... Depuis, les fidèles sont sauvés. Entendez par là qu'après la mort, au lieu de descendre dans les enfers où les attendent des flammes inextinguibles, ils vont jouir au ciel de la contemplation de Dieu, s'ils ont gardé une bonne conduite toutefois, et s'ils se sont conformés aux rites prescrits.

SOCRATE. — *Et quels sont ces rites, ô Calliclès ?*

CALLICLÈS. — *Ils consistent à honorer le Dieu par des chants, et surtout à consommer un morceau de pain que ce Dieu a miraculeusement converti en sa propre substance.*

SOCRATE. — *Je ne t'entends plus, Calliclès, ces peuples mangent donc leur Dieu?*

CALLICLÈS. — *Du moins ils le prétendent, Socrate.*

SOCRATE. — *Que te semble de cela, Chéréphon?*

CHÉRÉPHON. — *Que c'est une coutume ridicule et impie.*

SOCRATE. — *Je n'en suis pas si sûr. Dis-moi, Calliclès, lorsque ces gens absorbent ainsi leur maître sous les apparences du pain, entendent-ils accomplir cette action dans sa rigueur et à la lettre, ou bien parlent-ils par image et veulent-ils figurer, plus simplement, quelque union qu'ils désirent d'avoir avec lui, comme il se voit dans les banquets où l'on se rejoint entre amis et où l'on ne manque point de convier les Dieux par des libations?*

CALLICLÈS. — *Il s'est formé, en effet, parmi eux, un parti qui prétend réduire en allégorie les actes principaux du culte. Pour ceux-ci, l'eau que l'on verse sur le front du nouveau-né symbolise l'effacement du péché premier dont les néophytes sont affranchis dès qu'ils sont admis à leurs mystères, et l'autre pratique n'est qu'une commémoration du dernier repas que le sauveur des hommes prit avec ses disciples. Mais les autres sectes,*

fidèles à la tradition, leur contestent une telle glose, et soutiennent que, par une opération inconcevable, ils sont bien repus de la substance de leur Dieu, et fortifiés d'autant. Du reste, ces controverses n'intéressent plus personne, et ceux mêmes qui pratiquent encore ces rites, ils sont de plus en plus rares, ne pensent plus guère à leur attribuer aucun sens.

SOCRATE. — *Arrête, Calliclès. J'allais m'intéresser à tes amis. Ils cachent, en effet, sous de rudes façons et un langage grossier un grain de sagesse, et je vais te surprendre quand je vais te dire que j'en sais plus long sur leurs croyances, qu'eux et toi. J'ai rencontré un jour, au Pirée, un marchand qui venait de Carie où un esclave d'Égypte lui avait fait de curieuses révélations. Cet esclave appartenait à un peuple qui se flatte d'avoir été choisi par un Dieu semblable à celui dont tu viens de parler, pour conserver, à travers la corruption du monde, l'intégrité de sa doctrine. Entre nous, d'après ce que m'a dit le marchand, le Dieu plaçait assez mal sa con-*

fiance. Il a dû chasser des terres où il la nourrissait la race élue qu'il ne pouvait plus supporter et qui se distingue de façon éminente par ces qualités : l'orgueil, l'avarice et le goût du sang. Dans l'exil et la servitude, appuyant leurs doctrines sur des livres qu'ils prétendent, à la lettre, dictés par le Créateur, les coreligionnaires de l'esclave conservent leur superbe, et attendent avec patience le jour où le Maître, ayant pardonné, leur accordera sur l'univers un empire qu'ils souhaitent avec une singulière et dangereuse frénésie.

Il se peut, Calliclès, que tu aies rencontré dans les compagnons de ton rêve des gens de cette sorte. Ils ne sont pas dépourvus de raison, si leur intelligence reste puérile et informe. Ils devinent l'existence indéniable d'un principe initial et d'un démiurge. Ils savent, d'une science tout archaïque et confuse, que l'on se perfectionne en participant au souverain Bien. Seulement, ils enveloppent ces vérités d'une gangue épaisse et d'imaginations qui les rendent à peu près méconnais-

sables. Ils font de leur Dieu un souverain à la manière du Grand Roi, un prince barbare et sanguinaire ; ils ne conçoivent guère qu'on puisse accéder à l'esprit autrement que par la manducation de la chair. Peut-être que, débarrassés de ces visions grossières, ils se fussent élevés à quelque hauteur dans l'art de penser. Mais tu nous dis, Calliclès, qu'ils ne s'en souciaient déjà plus quand tu les connus. Ces excellents ouvriers n'auraient-ils donc aucune philosophie?

CALLICLÈS. — *Dis plutôt, Socrate, qu'ils n'en ont plus. Au temps où la religion atteignait vraiment les âmes et ne se bornait pas à des cérémonies suivies avec indifférence, des esprits ingénieux, tâchant d'accorder la raison et la foi, étaient arrivés à des conceptions pareilles aux nôtres sur plus d'un point, et, comme nous, avaient su découvrir qu'un être doit se cacher sous les formes diverses de l'être, et que la raison suppose, de toute évidence, une raison première. L'ignorance et les abus des prêtres, devenus trop puissants, 'une part, la séduction exercée de l'autre*

par la matière dont on découvrait les lois, finirent, à la longue, par substituer à ces efforts, encore puérils mais louables, un jeu plein de danger et d'illusions. Devant les merveilles que leur conquit l'observation de la nature ou des phénomènes, et devant l'apparente régularité des lois de ce qu'ils appelaient la Science, sans rechercher au juste ce qu'ils entendaient par là, les hommes espérèrent follement, partant ainsi du relatif, d'aboutir à l'absolu, et, parce qu'ils délimitaient assez exactement la surface des choses, ils se persuadèrent qu'ils en pénétraient le fond. Ils ne prirent pas garde que, pour examiner tout de l'extérieur et pour omettre de méditer sur l'essence des objets et la nature de l'esprit, ils revenaient aux premières démarches de l'intelligence et se contentaient, quand ils prenaient encore souci d'expliquer le monde, des plus enfantines conceptions.

C'est ainsi qu'ayant établi la dépendance mutuelle de la matière et de la pensée, ils ont conclu que l'une produisait l'autre, sans considérer que le supérieur ne saurait sortir

de l'inférieur, ni un effet d'une cause qui lui reste hétérogène. Le résultat de ce beau travail a été d'accréditer cette opinion, que l'homme est le Dieu de la terre qu'il façonne à son gré, qu'il ne dépend d'aucune volonté supérieure, qu'il constitue le sommet et le centre de l'univers, qu'il n'entre dans aucun ordre qu'il ne puisse concevoir.

Ce sont des médecins surtout qui ont accrédité ce système. Des personnages plus graves et plus ennuyeux ont imaginé de comparer la cité au citoyen pour sacrifier celui-ci à celle-là et de détruire la valeur personnelle pour y substituer une sorte d'harmonie d'ensemble. A leur avis, ce n'est pas l'individu qui possède une âme, mais le groupe, et cette âme totale est gênée plus que servie par le déploiement des génies particuliers. Aussi recommandent-ils de réprimer autant que possible toute tentative d'originalité, à quoi, du moins pour leur compte, ils réussissent on ne peut mieux.

Cette doctrine tend à triompher parce qu'elle est celle des professeurs. Il faut te

dire, en effet, Socrate, que, se prétendant trop occupés pour se livrer à la méditation, ces peuples délèguent à ce soin des gens trop débiles pour les travaux communs ou trop peu avertis pour réussir dans le négoce ou l'industrie. Leur choix s'est porté sur les pédagogues, et en cela ils ont eu la main malheureuse, puisque, par définition, le maître d'école s'abstient d'avoir une philosophie propre et ne sert qu'à dépouiller la pensée des autres de ce qu'elle peut avoir d'intéressant, pour la rendre accessible à tous. Toujours est-il qu'ils n'acceptent aucune suggestion intellectuelle d'autres que de ceux qui ont reçu de l'État mission de les enseigner, et si tu venais parmi eux pour les questionner, comme tu as accoutumé de faire, peut-être ne te condamneraient-ils point à une mort ignominieuse, car ils ont délaissé cette coutume qu'ils observèrent de longs siècles, mais, ou ils te laisseraient périr de faim, ou ils te relègueraient dans une des vastes maisons où ils enferment leurs déments.

SOCRATE. — *Pour le coup, Chéréphon, te*

voilà dégoûté, je pense, de courir chez de tels amis s'ils existent quelque part. Et toi-même, Calliclès, tu as cruellement dessiné ceux que tu prétends admirer, puisqu'un mot t'a suffi, çà et là, pour montrer qu'ils ne s'exercent qu'à une basse caricature de la pensée. Il est vrai, nous dis-tu, que la foule se désintéresse des jeux de ses sophistes, bien moins subtils que les nôtres. Peut-être que des citoyens qui, d'après toi, se gouvernent eux-mêmes, dédaignent toute science autre que la politique. Voyons si nous pourrons enfin les louer sans réserve à cet égard.

CALLICLÈS. — *Je n'en suis pas sûr, Socrate. Ces peuples vivent, dans l'état démocratique, sur des idées singulières, et sur une histoire plus étrange encore. On dirait que les erreurs de principe qui les égarèrent en philosophie, les ont déçus jusque dans l'administration de la chose publique. Ils durèrent longtemps sous des souverains héréditaires, tantôt bons, tantôt mauvais et surtout médiocres, mais qui surent trouver pourtant, dans la suite de leur race et dans leur aptitude à subir des*

ministres pleins d'esprit, le moyen de se rendre terribles au dehors et misérables au dedans.

Fatigués à la fin des exactions du prince et de l'orgueil de sa noblesse, les classes populaires se défirent du dernier de leurs rois en lui coupant la tête. Des sophistes, pères de ceux que tu as justement appréciés, ou plutôt des déclamateurs, instaurèrent une doctrine qui prétend que dans le peuple, considéré dans son ensemble, réside la sagesse divine, et que le suffrage du plus grand nombre ne peut manquer de porter au pouvoir les compétiteurs qui le méritent le mieux. Tout le monde, dès lors, est admis au choix des magistrats, et c'est un peu comme si les Métèques et les esclaves, ici, les Ilotes à Lacédémone, s'employaient à désigner les archontes ou les généraux.

SOCRATE. — *Je serai curieux d'apprendre, mon cher Calliclès, ce qu'il est advenu d'une telle coutume, et bien des choses dans ton récit cessent de m'étonner.*

CALLICLÈS. — *Eh bien, Socrate, la cité a*

vécu. Elle a connu de notables bouleversements, mais enfin elle en est sortie, et la vie même y est devenue plus facile. J'ai fréquenté de bons esprits qui se plaisaient à soutenir que, nul régime ne se découvrant bon, par nature, celui-ci réalisait peut-être le moins mauvais. Toutefois le souvenir des assemblées délibérantes de là-bas reste une de mes surprises et de mes joies.

Elles sont choisies, comme je te l'ai dit, par tous, hommes, femmes, riches, pauvres, à l'exception des enfants et des criminels. La quantité seule compte dans leur établissement, et ta voix, Socrate, n'y aurait pas une part plus grande que celle d'un charpentier ou d'une courtisane. Il ne faut donc pas s'étonner si les ressorts les plus rudimentaires, et parfois les appétits les plus vils, sont mis en œuvre pour gagner des foules ignorantes. La population étant innombrable et le territoire très étendu, on divise ce territoire en une centaine de cantons dont chacun nomme ses représentants qui se réunissent dans la capitale. A cet effet, il se forme des

comités locaux, en général composés d'artisans vulgaires et propres à imposer leurs candidats à un public aveuglé par les cris, les menaces, la violence et la concussion.

Car tu imagines, Socrate, le genre d'éloquence capable de persuader de tels citoyens. On les séduit par des phrases qui ne présentent aucun sens précis et qui les émeuvent seulement par leur allure et la manière dont elles sont déclamées. On les attire par des promesses folles, on flatte leur orgueil et leur cupidité, on déverse sur les adversaires qu'on veut leur rendre suspects, de telles injures, que le métier de législateur, recherché encore à cause des occasions qui s'y rencontrent de s'enrichir par le maniement des biens publics, en est devenu aussi méprisable que justement décrié.

Quant aux assemblées délibérantes, composées pour la majeure partie d'hommes grossiers et sans génie, elles offrent un spectacle qui ne le cède point à celui des conciliabules dont elles sont sorties. Leurs membres, chargés de faire les lois sans rien qui les prépare

à ce travail, édictent au hasard des prescriptions bizarres et contradictoires, si absurdes, le plus souvent, ou si hors de propos, qu'on ne les peut appliquer. Comme on pousse la sottise jusqu'à prendre en leur sein les chefs provisoires du gouvernement, et qu'ils voient les plus incapables d'entre eux arriver ainsi au pouvoir, ils ne sont mus que par le désir d'occuper la place de ministres qu'ils n'accueillent qu'avec le secret dessein de les renverser bientôt, et ils sont prêts à sacrifier à cet objet, leurs amitiés, leur conscience, l'auguste intérêt de la patrie.

SOCRATE. — *Il est tout naturel qu'une telle société ait suivi le sort de ton songe et qu'elle n'ait duré qu'un moment d'une courte nuit.*

CALLICLÈS. — *Détrompe-toi, Socrate. Je t'ai dit que j'ai eu l'impression de vivre dans l'instant d'un éclair plusieurs vies d'hommes. Et je sais pourquoi un pays peut subsister sous un régime aussi ridicule. Ces peuples n'ont pas été détruits par leur politique, parce qu'elle leur demeurait en quelque sorte exté-*

rieure et adventice. Ils s'en amusaient, et les décisions de leurs mandataires et de leurs ministres, décisions qui, certes, appliquées à la lettre, eussent amené en quelques jours la dissolution de la Cité, ou se voyaient anéanties sur-le-champ par des ordres contradictoires, ou étaient arrêtées au passage par les agents chargés de les transmettre, et n'arrivaient au public qu'affadies ou entièrement transformées. En vérité le pouvoir appartient à la seule administration, c'est-à-dire à des chefs subalternes qui demeurent, pendant que les ministres passent. Non que cette administration elle-même ait conscience de son inaction souveraine, ni qu'elle s'en forme quelque idée. Représente-la-toi comme une force immense et anonyme, douée d'un mouvement à peine sensible et capable de résister, par paresse, aux énergies les plus vivaces et les plus puissantes qu'elle finit toujours par lasser. Que peuvent être, auprès d'une telle machine, les turbulentes clameurs des individus médiocres et sans lendemain, qui, pourtant, l'ont peu à peu établie? A peine la poussière

qui suit, entre les bornes du stade, la course impétueuse du char. Et elles ne sont, en effet, que cela.

D'ailleurs, le peuple, après cette guerre gigantesque dont je t'ai parlé, s'apercevant que la sottise de ses dirigeants a failli le perdre, et qu'il ne doit son salut qu'à l'oubli total de la politique où il s'était complu, a laissé les gens de métier s'emparer du pouvoir, et il voit, phénomène inconnu jusque-là, des agriculteurs s'occuper de l'agriculture, et des chefs d'industrie organiser le travail national. Depuis, toute vie publique semble s'éteindre, mais la prospérité matérielle du pays s'accroît sans mesure, et je n'ai qu'à te renvoyer, Socrate, au tableau que je t'en ai fait.

SOCRATE. — *Si je te suis bien, Calliclès, tes compagnons n'ont plus ni vie religieuse, ni vie publique. Leur esprit s'emploie surtout à disposer la terre aussi commodément que possible pour le bref séjour qu'ils doivent y faire. Cet esprit me paraît à la fois, rude, sec, et minutieux. Toutefois, peut-être trouve-t-il*

à défaut de philosophes, dans les récits des historiens, les vers des poètes, les œuvres des musiciens et des artistes, des plaisirs plus humains. Nous diras-tu ce qu'il en est?

CALLICLÈS. — *A la réflexion, Socrate, encore ici tu n'approuveras pas de tout point ceux qu'il te plaît d'appeler mes compagnons. Ils affectent parfois de parler avec considération des choses de l'esprit, mais on se persuade bien vite qu'ils ne les entendent point; d'ailleurs, le plus grand nombre d'entre eux n'en prend nul souci. L'art, qu'il s'agisse du drame, de l'ode, ou du conte, leur est simple divertissement, et ils ne regardent pas de si près à se distraire. L'intelligence tendue sans cesse dans la construction de leurs mécaniques ou le souci de leurs affaires, ils ne sauraient l'employer à ces exercices qui, tu le sais, demandent du loisir, du goût, et n'ont enfin d'autre but que de nous rapprocher des Dieux auxquels ces hommes ne croient point. D'autre part, la communauté tout entière cherchant à s'amuser, et la populace même faisant le succès et la fortune*

des auteurs, nulle aristocratie n'évoque à son tribunal les crimes contre Apollon, et les Lettres, comme la Musique ou la Comédie, ne gardent plus rien d'artistique et se rangent peu à peu au rang des autres industries. La danse seule, cultivée aussi chez les Barbares, conserve une réelle perfection.

Ceux-ci, jadis, se sont élevés à quelque hauteur dans le théâtre par l'imitation des vieux maîtres et l'observation du caractère des hommes. Ils applaudissent encore quelques dramaturges qui ne manquent pas d'audace et mériteraient de durer s'ils ne portaient sur la scène les propos et les façons de parler de la rue. Au reste, les salles de spectacle se ferment une à une et se transforment en de vastes cirques où l'on voit, sur ces écrans dont je t'ai parlé, par un dispositif ingénieux, défiler des foules mouvantes. Il semble que ce soit là le plaisir préféré des citoyens. Et il leur convient, en effet, merveilleusement, puisqu'il n'exige d'eux aucun effort de l'esprit et qu'il se borne à les divertir.

C'est peut-être le caractère principal de

ces peuples, Socrate, que leur répugnance à toute méditation. J'ai pu m'assurer que nos philosophes et notre philosophie leur seraient parfaitement insupportables. Ils vénèrent toujours leurs sages, mais ils ne les lisent point, et, s'ils ont appris, par curiosité pure, quelques détails sur leur vie, ils seraient bien incapables d'en reproduire et d'en pratiquer la doctrine. Les grands de l'intelligenee ne vivent dans leur mémoire que par les statues déplorables qu'ils leur élèvent et les plaques bleues qu'ils leur consacrent au coin des rues. Si ces illustres aïeux revenaient et recommençaient, inconnus, leur carrière, on ne les reconnaîtrait point et on les laisserait périr de misère et d'obscurité.

C'est que, précisément, ces mêmes sages ayant vécu en des temps encore assez pauvres, mais où l'esprit gardait encore ses droits, ont étoffé leurs œuvres d'une réflexion solide et de quelque humanité. Ils ont tiré du monde des vues d'ensemble qui, cependant, partaient d'une stricte observation. Ils ont ignoré ces étroits domaines où l'intelligence,

à la vérité, fait merveille, mais sans en sortir. Ils n'ont pas été des techniciens ou bien ils ont su s'élever au-dessus de leur technique et en dégager la philosophie qu'elle comportait. Et, c'est le mot, ils ont été des philosophes comme nous. Leurs systèmes, trop précis et trop enfantins, leur religion surtout, ont pu les égarer : dans le détail ils sont restés exacts et féconds et ils ont réussi une peinture de l'homme qu'on n'a pas égalée.

Ils apportent donc une nourriture trop forte à leurs débiles descendants. Ceux-ci, quand ils pensent, se limitent à l'horizon de leur spécialité, allant jusqu'à le prendre pour l'horizon définitif. La plupart n'aventurent pas si loin leur coup d'œil et se contentent d'obtenir de leur intelligence de suffire à leur métier. Ils ne cherchent plus dans les Lettres qu'une distraction passagère et facile. La nouveauté qu'ils en exigent ne consiste point en aperçus originaux sur la vie, et, ce qui semble leur convenir le mieux, c'est le récit d'événements jusqu'alors inouïs. Ils ont fait passer le mérite de la réflexion à l'invention,

et leurs écrivains ne leur servent que des histoires bizarres contées dans une langue que tout contribue à désagréger.

SOCRATE. — *Tu nous as dit, Calliclès, que ces mortels vouent des monuments à leurs grands hommes et leur dressent des statues. Sont-ils plus heureux dans cet art, et peut-on les comparer à Myrrhon et à Phidias?*

CALLICLÈS. — *Ils ne sont pas plus heureux sur ce point, Socrate, et tu te moques sans doute quand tu laisses croire qu'on puisse, même de loin, s'approcher de Phidias ou de Myrrhon. Les artisans de ce monde si singulier se divisent en deux groupes. Les uns, exercés dans une école spécialement consacrée à la jeunesse qui se destine à ce qu'ils appellent les Beaux-Arts, se bornent à la copie des maîtres anciens dont ils ne donnent que de pâles imitations ; les autres, livrés à leur fantaisie, sculptent, comme des enfants, des formes bizarres où l'on ne reconnaît plus rien des modèles qui les ont pu inspirer. Mais ce qui domine dans les statues, les bustes, les groupes, les bornes, les stèles, les hauts et les bas-reliefs*

qui, pullulant, surgissent à chaque coin de rue, peuplent d'innombrables salles, s'étendent jusque dans les champs et prennent dans les jardins publics la place du moindre gazon, c'est une lamentable et universelle médiocrité.

Je vois la cause de cette misère esthétique dans la rareté des beaux corps, et, si je puis ainsi parler, dans l'agitation perpétuelle des esprits. La beauté est rare chez ces peuples. La femme, raccourcie et toute en courbes, offre le plus souvent, dans sa nudité, un spectacle ridicule ; l'homme, par le volume de son ventre, touche presque à la difformité. Les sculpteurs ont bien imaginé d'habiller la pierre, mais alors, affublant leurs images des vêtements que je t'ai dépeints, ils sont tombés dans la bouffonnerie.

D'autre part, une vie sans repos, sans loisir, sans paresse, un avide appétit d'impressions nouvelles, aussitôt usées que perçues, cette incapacité première, enfin, de toucher au fond des choses, rendent impossible à de tels esprits, la contemplation qui seule fait

l'artiste. Aussi les œuvres plastiques ne fixent-elles point, pour l'avenir, la noblesse d'un geste ou l'immuable majesté d'une attitude. Elles dressent, au contraire, dans la lumière qu'elles offensent, le symbole tourmenté d'un temps qui se précipite sans se demander où il va.

Il en est de même de la peinture. Ou elle consiste en une reproduction des objets, toute mécanique et sans âme, ou en des amas de couleurs qui se font valoir par leur violence et leurs oppositions. Et les seuls peintres qui témoignent de quelque don se flattent d'avoir réussi à éliminer de leurs tableaux le dessin qui te semble sans doute, comme à moi-même, le fondement de cet art.

Te parlerai-je, enfin, de l'architecture et de la disposition des Cités? Les plus vieilles parmi celles-ci, se développent encore, au loin, dans la campagne, en lignes grandioses, mais les nouvelles capitales affectent une régularité géométrique capable de glacer toute ardeur imaginative, et leurs avenues reproduisent, avec une exactitude fatigante,

les figures que tracent les mathématiciens pour appuyer leurs démonstrations.

Quant aux maisons et aux édifices publics, ils gardent ce même caractère. Quelques temples, derniers vestiges d'un culte presque aboli, affirment encore, par leur masse et l'élan de leurs tours, la puissance d'ouvriers disparus. Le reste est nul, sauf par la hauteur et l'étendue : des suites sans fin de cubes énormes percés d'ouvertures semblables et où se superposent et s'isolent les habitants.

Enfin, Socrate, ce n'est ni dans la religion, ni dans la politique, ni dans les œuvres de l'esprit et les créations de l'art, que se marque la valeur de ces peuples inconnus. Elle est plutôt, t'ai-je expliqué, dans leurs inventions et surtout dans la douceur, l'intérêt et la commodité qu'on rencontre à vivre chez eux.

SOCRATE. — *J'espère, Chéréphon, que nous voilà satisfaits par l'addition que notre Calliclès a faite à son premier discours, et que nous commençons maintenant de connaître un peu mieux ses amis. Le pousserons-*

nous toutefois jusqu'au bout, et exigerons-nous de lui autre chose?

CHÉRÉPHON. — *Quelle chose, Socrate?*

SOCRATE. — *Nous vivons, ou nous tâchons de vivre, conformément aux règles et au destin que la vie semble nous imposer. Nous recherchons le Beau, le Bien, nous nous efforçons de les réaliser en nous, et c'est ce que nous appelons la sagesse. Dis-nous, Calliclès, quelle est la sagesse de ces mortels? Ils ne reconnaissent point de Dieux, ils s'amusent des affaires de la Cité, ils méprisent la méditation, et ils ne se délectent qu'au spectacle changeant de l'univers. Quelle idée d'ensemble prennent-ils donc de leurs jours rapides et vers quel port les dirigent-ils?... Quel est leur Bien et leur Beau?... Qeulle est leur fin?*

CALLICLÈS. — *Socrate, ils ne se le demandent pas et ils n'ont pas le temps de se le demander. Où veux-tu que prennent le loisir d'une recherche si difficile, un maçon qui passe la journée entière à son travail et en sort harassé, un pédagogue qui doit emma-*

gasiner dans sa tête ou sur des morceaux de papier, pour les redistribuer sans faute à ses disciples, toutes les connaissances humaines, un négociant qui suppute jusqu'au petit jour ses chances de perte ou de gain? Ces gens ne saisissent que la réalité tangible et présente, ne préparent que le lendemain, n'ont cure de la mort qui les surprend au milieu de leur besogne, et on peut dire, à la lettre, qu'ils naissent, vivent et meurent, sans savoir pourquoi. Seuls, les citoyens délégués par le magistrat aux fonctions publiques, ont quelque relâche, ou plutôt, ne font rien. Ils passent dans l'air avare de leurs bureaux des heures monotones qu'ils emploient à façonner avec du menu bois des constructions ingénieuses, ou à lire, en des volumes crasseux, le récit d'aventures invraisemblables et de meurtres singuliers.

SOCRATE. — *Tu nous a donné, Calliclès, une idée peut-être suffisante de l'espèce d'hommes que seul tu as pu voir d'entre les mortels d'aujourd'hui. Tu nous les a dépeints en couleurs assez vives, non sans te contre-*

dire toutefois, et je doute que maintenant tu voulusses retourner encore parmi eux. Dis-moi, Chéréphon, comment appellerons-nous ces peuples, par bonheur, ou par malheur, sans existence, si c'est bien en songe que Calliclès les a observés?

CHÉRÉPHON. — *Des Barbares, Socrate, assurément !*

SOCRATE. — *Prends garde, Chéréphon. Tu parles des amis de Calliclès, et je vois que c'est avec lui qu'il va falloir décider de ce point. Pour savoir si tu dis vrai, ne conviendrait-il point de fixer les traits qui définissent le Barbare, et d'examiner si nos gens se rangent de bonne grâce sous cette définition?*

CHÉRÉPHON. — *Oui.*

SOCRATE. — *Et tu es d'avis que je poursuive avec Calliclès cette recherche?*

CHÉRÉPHON. — *J'y consens.*

SOCRATE. — *Eh bien, commençons. Les Barbares ne sont pas Grecs, c'est même pour cela que nous les appelons Barbares, n'est-il pas vrai, Calliclès?*

CALLICLÈS. — *Oui.*

SOCRATE. — *Les appelons-nous Barbares uniquement parce qu'ils ne sont pas Grecs, ou pour d'autres raisons encore?*

CALLICLÈS. — *Pour d'autres raisons, sans doute, et que tu développeras mieux que moi.*

SOCRATE. — *Suppose qu'un Scythe se promène sous nos portiques ou parcoure nos jardins, vêtu comme nous, et qu'il partage notre nourriture, nos jeux ; admets, chose impossible, par Zeus! que, sans autre raison, on le déclare citoyen, deviendra-t-il Grec pour cela?*

CALLICLÈS. — *Qu'il se hasarde ou non à prendre ce titre, il restera ce qu'il est.*

SOCRATE. — *Mais suppose maintenant qu'il se découvre propre aux affaires publiques, exact dans son langage et mesuré dans ses mœurs. Imagine-le discourant avec nous et poursuivant avec ardeur la sagesse. Avance-le jusqu'où tu es parvenu dans la recherche du Bien et du Beau, oseras-tu l'appeler encore Barbare?*

CALLICLÈS. — *Non, Socrate, je ne l'ose-*

rai, de peur de me condamner moi-même.

SOCRATE. — *Ni le vêtement donc, ni la nourriture, ni les manières, la façon de marcher ou de se tenir, ne distinguent cette sorte d'hommes, et ils en peuvent changer sans aucunement changer eux-mêmes?*

CALLICLÈS. — *Oui.*

SOCRATE. — *Conviendras-tu donc maintenant de ceci?*

CALLICLÈS. — *De quoi donc, Socrate?*

SOCRATE. — *Les Scythes excellent à tirer à l'arc, et ils passent pour le peuple qui se sert le mieux de cette arme ?*

CALLICLÈS. — *Oui.*

SOCRATE. — *Ils sont agiles, vigoureux, adroits, et ils savent très bien user des ressources dont ils disposent ?*

CALLICLÈS. — *Oui encore.*

SOCRATE. — *Que l'un d'entre eux, celui-là dont nous venons de parler, s'exerce dans l'art du forgeron ou du charpentier, ne pourra-t-il y exceller bientôt?*

CALLICLÈS. — *Pourquoi non?*

SOCRATE. — *Allons plus loin. Admettons-*

le à nos conversations et à nos disputes. Trouveras-tu extraordinaire qu'il déforme nos propos, qu'il imagine, par exemple, un démiurge imposant à l'homme, façonné dans l'argile, une épreuve, et le punissant d'y avoir succombé, tout cela, parce qu'il nous entendra dire que l'Un premier est au-dessus, au delà, hors de la matière, et que la matière emprisonne l'esprit?

CALLICLÈS. — *Non, Socrate, il n'y aura là rien de surprenant.*

SOCRATE. — *Mais, Calliclès, ne penses-tu pas que les Barbares, sans aristocratie, dès qu'ils s'affranchissent d'un tyran, doivent tomber, de nécessité, dans l'état populaire?*

CALLICLÈS. — *Sans doute !*

SOCRATE. — *Puisque nous les comblons, donnons-leur encore autre chose.*

CALLICLÈS. — *Et quoi de plus?*

SOCRATE. — *Accordons-leur de capter, eux aussi, les forces de la nature, de disposer, comme tu l'indiquais, de la foudre de Zeus, de savoir travailler ou asservir les métaux, de les assembler en appareils capables de*

s'élever dans les airs ou de s'enfoncer au sein des masses liquides de l'Océan. Qu'ils acquièrent le goût et la pratique du négoce, qu'ils se réunissent à tous ceux de leur race et qu'ils peuplent de vastes cités, qu'ils goûtent à une cuisine plus savante, et qu'ils délaissent, dans l'oisiveté du triomphe, les exercices guerriers, les verras-tu alors bien différents des peuples de ton rêve, ô Calliclès?

CALLICLÈS. — *Il me semble au contraire, Socrate, qu'ils se ressemblent beaucoup.*

SOCRATE. — *Quoi donc ! Aurais-tu placé un moment des Barbares au-dessus de tes compatriotes?*

CALLICLÈS. — *Je ne sais pas et j'hésite encore.*

SOCRATE. — *Examinons alors de plus près la nature du Barbare. Dis-moi, vois-tu que l'homme dispose d'un corps et d'une âme ou d'un esprit?*

CALLICLÈS. — *Oui.*

SOCRATE. — *L'esprit distingue-t-il l'homme des autres êtres vivants, ou bien le corps?*

CALLICLÈS. — *L'esprit assurément.*

SOCRATE. — *Le rôle de l'esprit est de penser?*

CALLICLÈS. — *Oui.*

SOCRATE. — *Mais nous pensons pour nous instruire à mieux faire et nous rapprocher ainsi des Dieux?*

CALLICLÈS. — *C'est juste.*

SOCRATE. — *La pensée sert-elle la pensée ou le corps?*

CALLICLÈS. — *Je ne t'entends plus.*

SOCRATE. — *L'intelligence doit-elle se borner à procurer au corps plus d'aise et de satisfaction, ou chercher à s'accroître elle-même par l'étude et l'exercice?*

CALLICLÈS. — *L'un et l'autre, peut-être.*

SOCRATE. — *Mais lequel principalement et par nature? Qu'estimerons-nous le mieux, si tu veux, d'être sages, ou de montrer notre adresse, par exemple, dans l'art du cordonnier?*

CALLICLÈS. — *D'être sages, Socrate, assurément.*

SOCRATE. — *Ne serait-ce point que l'âme,*

une, simple, immortelle, nous rend semblables, en quelque sorte, aux Dieux, et qu'en la cultivant nous nous rapprochons d'eux?

CALLICLÈS. — *Sans doute !*

SOCRATE. — *Te prononceras-tu et nous diras-tu à qui l'intelligence, dans son travail, s'attachera, de l'âme ou du corps?*

CALLICLÈS. — *A l'âme !*

SOCRATE. — *Il est une science qui se renseigne sur les particularités les plus menues des animaux ou des plantes, examine curieusement les aspects divers de la nature, surprend le mécanisme qui réunit ou disjoint, dans les objets sensibles, les éléments de la matière, et une autre qui, poussant plus loin, se demande la raison dernière des choses, interroge l'esprit lui-même sur son rôle et son destin, tâche de discerner les raisons accessibles de vivre et de s'y conformer. Laquelle de ces deux sciences te paraît-elle la plus digne et la plus fructueuse, ô Calliclès?*

CALLICLÈS. — *La seconde, je crois !*

SOCRATE. — *Ne parles-tu pas ainsi parce que seule celle-là répond à notre destin qui*

reste, ainsi que nous venons de l'établir, l'accroissement de l'intelligence en vue de la perfection de l'âme?

CALLICLÈS. — *Oui.*

SOCRATE. — *Remarques-tu que nous possédons, en commun avec les Barbares, le don de tirer parti des fruits de la terre, et même que nous excellons au-dessus d'eux dans presque tous les arts?*

CALLICLÈS. — *Je le vois.*

SOCRATE. — *Ce qui nous distingue donc, nous autres Grecs, c'est que nous ne plaçons pas la fin de nos jours dans la satisfaction immédiate de nos appétits ou des nécessités courantes, que nous voulons jouir d'autres biens que des biens physiques, et que la vie, pour nous, est, si je puis dire, intérieure, vie de l'âme, et non vie externe et des organes.*

CALLICLÈS. — *Assurément !*

SOCRATE. — *Vois aussi, et enfin, si tu te mets d'accord avec moi sur ces deux définitions.*

CALLICLÈS. — *Lesquelles?*

SOCRATE. — *J'appelle « barbare » une in-*

telligence au service d'un corps, et « philosophe » un corps au service d'une intelligence.

CALLICLÈS. — *A merveille !*

SOCRATE. — *Mais, dis-moi, Calliclès, de quel nom maintenant désigner tes amis?*

CALLICLÈS. — *J'ai grand' peur qu'il ne les faille ranger dans la première catégorie.*

SOCRATE. — *Hé quoi ! ces hommes qui nagent, qui volent, qui se servent de chars sans chevaux, qui se gouvernent eux-mêmes, ne seraient donc que des Barbares?*

CALLICLÈS. — *Il paraît, Socrate.*

SOCRATE. — *Ton trouble, très cher, est passé en moi et je ne sais à mon tour à quoi me résoudre ; chercherai-je à éclaircir ce mystère et parlerai-je tout seul ou continuerai-je de t'interroger?*

CALLICLÈS. — *Parle tout seul, Socrate, aussi bien me fais-tu dire ce que tu veux.*

SOCRATE. — *Les visions, ô Calliclès, dont les Dieux gratifient les mortels, sont parfois étranges par leurs manifestations et incertaines dans leur sens. Et il y a lieu de se*

demander si celle-ci, comme je l'avais pensé d'abord, se rapporte à l'avenir ou si elle ne retracerait pas plutôt quelque trait d'un passé inconnu. Peut-être que les hommes, alors que nul souci ne les détournait de la considération des choses externes et qu'ils ne s'étaient pas encore regardés eux-mêmes, ont pu consacrer leur intelligence tout entière à la satisfaction de leurs besoins physiques, et inventé, afin de pourvoir aux nécessités de la vie, des appareils ingénieux. Toutefois, il me paraît difficile que nul poète n'ait conservé le souvenir de ce temps et que tous les secrets s'en soient perdus. Il faudrait supposer que l'univers a, une fois au moins, recommencé sa carrière, et, ainsi que le veut Héraclite d'Éphèse, détruit par le feu, ait été engendré de nouveau dans le feu pour une course différente. A certains signes je dois malheureusement reconnaître qu'il n'est pas impossible non plus de concevoir que le monde où nous vivons puisse, dans un jour très lointain, se rapprocher de la richesse et de la débilité d'esprit des peuples que tu as connus.

Et certes, s'il était vrai que l'homme tendît vers quelque perfection par des efforts pénibles et continus, il semblerait contradictoire d'admettre qu'il pût enfin aboutir à une telle déchéance. Mais le progrès ne suit point la ligne droite ou la courbe aimée des géomètres, il procède par avances et par reculs alternés, il connaît l'ascension et la chute, la hardiesse et la réaction, il dessine, par son mouvement invisible, dans un espace idéal, une spirale aux contours sans fin...

Rassurés un peu par une telle vue, et, aux mauvais moments, soutenus par l'espérance, nous marchons dans l'histoire d'un pas qui, sans cela, reculerait d'horreur, et nous pouvons avancer quelques considérations sur l'avenir sans en désespérer tout à fait.

Nos ancêtres ont fortement constitué la Cité qu'ils ont placée sous la protection des Dieux immortels. Leurs sages, désireux d'établir le monde sur l'unité, l'ont tour à tour tiré du feu, de l'air, de l'eau ou de quelque autre principe. Ils ont conduit leur esprit selon une discipline rigide, conforme aux

vertus publiques et domestiques de leur temps. Les hommes, alors, ne se plaçaient pas au centre des êtres et ne s'imaginaient point que tout dût se mesurer à leur appétit. Ils craignaient la puissance des Érynnies vengeresses, ils s'inclinaient devant leurs décrets qu'ils ne comprenaient pas, et les systèmes grandioses des cosmologues les persuadaient et les pénétraient de leur néant.

Comme les tiens, ô Calliclès, ces hommes se sont affinés ou corrompus. Ils se sont enrichis par le négoce; des artisans ingénieux leur ont rendu la vie plus facile; ils ont appris des Barbares qu'ils ont vaincus, le mensonge et la volupté. A cette heure nous prenons notre nourriture étendus sur des lits moelleux et suivant d'une oreille distraite les accords de la double flûte, pendant que nos vaines pensées ne s'occupent plus que de nous.

Car, nous avons appris à nous connaître, mais je doute que cette science ait profité à chacun. Les méchants tournent à mal les meilleures choses et il n'est pas de beauté pour l'œil cruel de l'impie. Parce qu'ils ont

découvert le mécanisme de la pensée, des esprits égoïstes, superficiels et violents, ont feint de croire que l'homme fabrique l'univers qu'il ne fait que percevoir, qu'il peut ainsi se rendre maître des Dieux et des choses, qu'il fixe à son gré le vrai ou le faux, que la cause est juste ou injuste, non en soi, mais selon l'orateur qui la plaide, et enfin que la réalité ne dépend que de l'ordonnance du discours. Et ils s'attachent à montrer aux jeunes gens que l'objet peut se prendre pour le simulacre et le simulacre pour l'objet.

A ce jeu — ce n'est là, mes amis, que le pire des jeux — l'âme a, peu à peu, appris à douter d'elle-même, à justifier tous ses désirs, à oublier la recherche du Bien qui est sa fin. Et, en effet, comment se préoccuperait-elle de ce Bien qui reste un, fixe, parfait, alors que, tour à tour, elle l'attribue aux fantaisies les plus contradictoires et qu'elle est prête à se démontrer, qu'être, ou ne pas être, revient au même, et, pareillement, payer ou ne point payer son créancier...

Les nouveaux sages se sont détournés de la

sagesse. Ils délaissent les difficiles méditations par lesquelles on contient dans son sein les mouvements de l'âme inférieure et dont on s'élève à la contemplation des Idées. Ils n'entendent plus l'éternel, tout reste de la terre pour eux, de la jouissance immédiate et sensible... Le mystère qui enveloppe la vie, la mort et la fuite sans fin des apparences les laissent indifférents, et ils ne se soucient point de préparer leur âme à un corps plus noble, ou de la rendre assez pure pour rejoindre un jour les Essences incorruptibles dans le ciel.

Et ne te semble-t-il pas, Calliclès, que je te parle de gens que tu connais? Nous n'en sommes pas encore où en sont tes Barbares, et je doute que nous y arrivions tant que nous retiendrons quelque chose du goût et de la mesure qui nous définissent, mais nous suivons le chemin qui mène vers eux. Que la Grèce disparaisse un jour du monde et le monde sera ce que tu l'as vu !

Nos aïeux étaient plus sages que nous, et il est à craindre que nous ne dépassions auss

nos descendants. Et il n'y a rien là d'étrange, si l'on considère que le monde, à mesure qu'il s'avance dans le temps, s'éloigne du Dieu créateur. Peut-être brillera-t-il en effet plus tard, paré du seul éclat des biens externes et matériels, comme la lune stérile dans une nuit d'hiver. Alors se consommera le divorce du divin et de l'humain, de l'intelligence et de la pensée ; alors règneront sur des terres d'une richesse insolente des nouveaux Barbares, malgré leurs machines, leur police et leurs lois sans âme, plus durs, plus secs, plus avides et plus pauvres de cœur que les Scythes et que les montagnards qui vivent de leurs troupeaux dans les âpres gorges de Cilicie.

Tu les connais, et je te vois rougir d'avoir un moment, séduit par leur génie facile, désiré de vivre avec eux. Ce sont bien des Barbares. Ils se font des Dieux des fantaisies de leur imagination grossière, ils ne savent pas que le but accessible des jours que nous passons sur la terre, pour un dessein mystérieux, est la perfection de l'âme, ils se laissent dominer par l'appétit et par le moment, et, tout

absorbés par les soins mécaniques et matériels que réclame l'existence, ils s'arrêtent là, sans se rendre compte qu'ils prennent pour fin, les moyens, qu'ils confondent la cuisine et la nourriture, qu'ils se conduisent comme s'ils n'avaient que des corps, qu'ils se rendent de tout point semblables à ces machines que, dis-tu, ils construisent si ingénieusement.

Leur soif de l'or est le signe de leur condition. Le philosophe se contente d une besace et d'un bâton. Il porte en soi sa fortune. Ceux-ci, plus démunis que le dernier des esclaves, dénués de tout bien interne, se chargent au dehors des fardeaux qu'ils estiment les plus précieux, pareils à ces idoles que les peuples de la Bactriane revêtent d'or et de tissus qui bientôt ne recouvrent plus qu'un bois pourri.

Et il n'est pas surprenant que ces hommes aient choisi pour se gouverner l'état démocratique, celui qui précède immédiatement la tyrannie. Ils ne savent pas que seule une assemblée de Dieux pourrait subsister sous un tel régime. Des Immortels, en effet, éga-

lement sages, n'auraient aucune peine à s'imposer une sagesse commune. Mais chez les hommes règne l'inégalité, et, comme le mal dépasse le bien par l'insolence et la quantité, dès qu'ils se réunissent, les instincts les plus bas et les voix les plus ignorantes l'emportent, et c'est se vouer délibérément à la ruine que de se confier à la volonté du plus grand nombre. Il n'y a guère que la domination des meilleurs qui ne se tourne point en désastre, et pour ceux qui l'exercent, et pour ceux qui la subissent. Mais il faut pouvoir la supporter.

Et tu m'as semblé touché, Calliclès, du caractère facile et des mœurs débonnaires de ces peuples. Tu nous as dit pourtant qu'ils se faisaient des guerres effroyables et il m'a paru qu'ils poursuivaient dans la paix une lutte aussi âpre que celle des champs de bataille. Ils se disputent, en effet, l'or que leurs désirs grossiers exigent, et nulle fraternité ne subsiste, même entre les citoyens d'une même nation. A l'abri des lois dont ils observent la lettre, ils se tâtent, s'épient, tra-

vaillent sans ordre et sans conscience, se trompent et se dépouillent, vivent de leur ruine mutuelle et se glorifient de s'agrandir sans risquer de passer le seuil d'un juge, d'ailleurs indifférent.

Ils sont tous riches, et c'est dire qu'ils sont tous misérables. Le pauvre, amolli par le dénûment et sachant ce que c'est que de souffrir de la faim, sait donner à un plus pauvre ce qu'il ne possède pas lui-même ! Tu frappes en vain à la porte de l'avare : le métal reste aveugle et sourd.

Ces hommes s'agitent ainsi dans le bruit et la sécheresse, et, semblables aux Barbares par l'esprit, ils n'en ont pas le cœur et tu ne nous a rapportés d'eux aucun des traits d'amitié dont s'honorent au moins les Scythes. Il ne m'étonne pas que leurs femmes les subjuguent puisqu'ils n'ont que des appétits. Mais ce qui les définit encore le mieux, c'est la manière dont ils conçoivent la pensée.

Ils la confondent, non point avec la science, hélas ! mais avec leur *science. Or, celle-ci, comme leur intelligence, est tout extérieure et*

mécanique. Elle s'est appliquée à l'observation minutieuse des faits, et, pour surprendre les secrets de la nature, elle l'a répétée par des expériences. Mais, au lieu de pénétrer l'essence des choses qu'elle s'ouvrait ainsi, ou tout au moins de pousser ses recherches jusqu'à ces mystères derniers qui se dressent comme une barrière infranchissable entre l'être et l'inconnu, elle s'est contentée de saisir les enchaînements et les ressorts. Dès lors, ingénieuse et hardie, elle a pu construire les mille appareils que tu as vus et qui servent si bien la paresse et la sensualité. Elle a négligé l'essentiel, d'apprendre à se connaître, de fixer ses limites et son rôle, d'écouter la parole des Dieux qui se manifestent par des voix ineffables, d'établir l'intime sympathie de ce qui se voit et de ce qui ne se voit point, par une ignorance savamment acquise, de s'accroître enfin, en profondeur.

Puérile et chargée des vices de l'enfant dont elle n'a pas gardé la fraîcheur, elle a imaginé, sur l'origine du monde, des fables qui n'ont pas l'excuse de se présenter sous le man-

teau somptueux de la poésie et elle a porté la confusion à son comble en faisant sortir l'ordre de la pensée de la matière impalpable et sans forme. Quel crime, Calliclès, tes amis expient-ils? Car, portant sur leurs têtes des mains vengeresses, ils se sont découronnés et ils ont tari en eux le flot de la pensée divine, et ils sont devenus des bêtes intelligentes, vivant comme les abeilles qui construisent des cellules parfaites dans l'absence de tout esprit.

Et leur art aussi les condamne et signe leur flétrissure. L'art exprime la race. Par lui on se rapproche de Zeus dont on imite l'industrie. Il juge l'homme dont il est la suprême expression. Et il se tient à sa place dans les temples et dans les louanges qu'on donne aux Immortels. Peut-être même nous avantage-t-il, nous, Athéniens, et l'Assemblée du peuple paraît moins digne qu'il ne siérait quand on vient de passer devant les Propylées. Que dirons-nous alors de tes amis, Calliclès? Ils se livrent à l'impiété, puisque, ne voyant chez leurs artistes que des amu-

seurs, ils les dépouillent ainsi de l'intelligence et de l'âme. Leur sculpture est, d'après toi, ou fade copie, ou contorsions sans grâce, et leur théâtre, simple défilé de figures mouvantes. Ils n'ont pas besoin d'autres accusateurs et ils s'accablent de leur propre sentence. Le meilleur, pour eux, est donc de n'exister jamais nulle part.

Si pourtant le destin veut que la terre se charge de leur poids onéreux, et s'il se trouve plus tard, parmi des peuples aussi déshérités que ceux que tu as connus, quelque misérable dont la face reluise encore du reflet lointain de la lumière des Dieux, que je le plains... Il promène dans le désert des foules, d'un pas fatigué, une nostalgie incurable et je l'entends qui murmure dans un soupir : Ah ! Socrate, que le jour était pur quand se déroulait sur l'Acropole la procession des Panathénées et que tu t'entretenais, avec Théodore, Chéréphon et Calliclès, des choses futures, dans les jardins d'Académos !

Collection in-16 Bossard.

Série Bleue.

JEAN AJALBERT, de l'Académie Goncourt. — **L'Heure de l'Italie.** *Voyage de guerre 1916.* Huit planches hors-texte d'après Corot, Albert Besnard (études d'après nature inédites pour portraits du Pape et du Cardinal Mercier), J.-F. Raffaëlli, Vallotton, Villani, Van Dongen. 1 vol. (3e mille). Prix . . . . 3 fr. »

DU MÊME : **Le Maroc sans les Boches.** *Voyage de guerre, 1916.* Huit illustrations, dont une hors-texte, par J. de la Nézière, et vingt-deux fleurons et culs-de-lampe, d'après des motifs ornementaux marocains. (Les culs-de-lampe reproduisent les broderies décorant le dessus des babouches moghrébines). 1 vol. (3e mille). Prix. . . . 3 fr. »

GABRIEL ARBOUIN. — **Les Nations d'après leurs journeaux.** *Petit essai de psychologie de la Presse.* Préface de M. Paul Lombard. 1 vol. Prix. . . . . . 2 fr. »

ROLAND BRÉAUTÉ. — **Un Universitaire aux Armées.** 1 vol. Prix. . . . . 4 fr. 50

A. CHABOSEAU. — **Les Serbes et leur Épopée nationale.** Préface de M. MILENKO R. VESNITCH, ministre plénipotentiaire du Royaume Uni des Serbes, Croates et Slovènes. 1 vol. Prix . . . . 3 fr. »

FRANCISCO CONTRERAS. — **Les Écrivains Hispano-Américains et la Guerre Européenne.** Préface de M. PHILÉAS LEBESGUE. 1 vol. Prix. . . . . . 1 fr. 50

GASTON ESNAULT. — **Le Poilu tel qu'il se parle.** Dictionnaire des termes populaires, récents et neufs, employés aux armées en 1914-1918, étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage. 1 vol. (603 p.) Prix 7 fr. 50

HENRI MALO. — **Les Pêches Maritimes. Un Tour sur le Dogger Bank.** Avec une carte et huit planches hors texte. 1 vol. Prix. . . . . 3 fr. 50

EDMOND PILON. — **Sous l'Égide de la Marne.** Avec 32 planches hors-texte. 1 vol. Prix . . . . . 3 fr. 90

ÉMILE RIPERT. — **Au Pays de Joffre.** Avec un portrait et la signature du Maréchal. 1 vol. Prix. . . 3 fr. 50

GONZAGUE TRUC. — **Charles Maurras et son Temps.** 1 vol. Prix. . . . . 1 fr. 80

DU MÊME : **Calliclès ou les nouveaux barbares.** *Dernier dialogue platonicien.* 1 vol. Prix . . . . . . 1 fr. 80

L'ABBÉ WETTERLÉ. — **Au Service de l'ennemi.** Prix. . . , ... 2 fr. 40

GEORGES AIMEL. — **Travaillons donc à bien penser.** Prix. . . . . 3 fr. »

COMTE BEGOUEN. — **Chez les Yougoslaves il y a trente-deux ans.** Préface de M. LOUIS LÉGER, membre de l'Institut. 1 vol. Prix . . . . 3 fr. 60

N. B. — *Les prix de ces ouvrages ne ssubissent pas de majoration.*

Collection in-16 Bossard

Série Rouge

FERNAND ROCHES. — **Manuel des Origines de la Guerre.** Causes lointaines. — Cause immédiate. Un tableau synoptique. (Ouvrage complet à la date du 28 février 1919.) Préface de M. A. de Lapradelle, professeur de Droit des Gens à l'Université de Paris, 500 pages. Prix . . . **6 fr. 60**

F. JEAN-DESTHIEUX. — **Produire.** 2 cartes. Prix **4 fr. 80**

DU MÊME : **L'Évolution régionaliste**. Préface de M. Ch. Le Goffic. 4 cartes. Prix . . . . **3 fr. 90**

CHARLES ANDLER. — **Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine**. Dossier d'une polémique avec Jean Jaurès (1912-1913). . . . . . . **4 fr. 50**

CHARLES FRÉGIER. — **Les Étapes de la Crise Grecque** (1915-1918). Préface de M. Gustave Fougères, directeur de l'Ecole française d'Athènes. Prix. . . . . **4 fr. 50**

D. DRAGHICESCO. — **Les Roumains.** 1 carte. Prix . . . . **3 fr. 90**

FRANCISCO CONTRERAS. — **Le Chili et la France.** Préface de M. Jules Roches, ancien ministre. Une carte. Prix. . . . . **3 fr. 60**

FRANO CVIÉTISA. — **Les Yougoslaves.** 2 cartes. Prix. . . . . 3 fr. 60

STEPHEN OSUSKI et JULES CHOPIN. — **Magyars et Pangermanistes.** Préface de M. LOUIS EISENMANN, professeur à la Sorbonne. 2 cartes. Prix. . . . 3 fr. 60

A. CHABOSEAU. — **Les Serbes, Croates et Slovènes.** Prix. . . . . 1 fr. 80

JULES CHOPIN. — **L'Unité de la politique italienne.** 1 carte. Prix . . . . 2 fr. 70

JULES DUHEM. — **Vue générale sur la question d'Alsace-Lorraine.** 1 carte. Prix. . . . . 3 fr. 60

EDMOND BURON. — **Donnez des terres aux soldats.** *L'exemple de l'Angleterre.* . . . . 3 f. 60

BERTRAND BAREILLÈS. — **Le Rapport secret de Carathéodory Pacha** sur le Congrès de Berlin, présenté à la Sublime Porte. . . . . 3 fr. 60

ÉDOUARD PAYEN. — **Belgique et Congo.** Prix 3 fr. »

AUGUSTE BOPPE. — **A la suite du Gouvernement Serbe,** (de Nich à Corfou). 1 carte. Prix. . . . . 3 fr. »

ARY CHARDON. — **Fox et la Révolution française.** Prix . . . . 3 fr. »

GIUSEPPE SALVIOLI. — **Le Concept de la Guerre Juste.** (Traduit de l'italien par G. HERVO). Prix . . 3 fr. »

PAUL PILANT. — **Essai sur le sentiment français en Alsace.** Comment il s'est formé. — Comment il s'est maintenu. Prix . . . . 3 fr. »

AUGUSTE GAUVAIN. — **L'Affaire grecque** . 3 fr. »

DU MÊME : **La question Yougoslave,** 1 c. Prix 3 fr. »

DU MÊME : **L'Encerclement de l'Allemagne.** 3 fr. »

UN OFFICIER DE DISTINCTION. **Traité de la guerre en général.** (1742). Prix . . . . 2 fr. 70

CHARLES BRIAND. — **Le Dépeuplement de la France.** Prix . . . . 2 fr. 40

GONZAGUE TRUC. — **D'une organisation intellectuelle du pays.** Prix . . . . 2 fr. 40

JULES CHOPIN (JULES PICHON). — **Le Complot de Sarajévo.** Prix . . . . 2 fr. 40

ÉDOUARD PAYEN. — **La Neutralisation de la Suisse et de la Savoie.** Une carte. Prix. . . . . . . 2 fr. »

HENRI CHARDON. — L'Organisation de la République Nouvelle. **L'Organisation de la Police.** Prix. 2 fr. »

OLOF HOIJER. — **La Scandinavisme** dans le passé et dans le présent. Prix . . . . 1 fr. 80

JULIEN ROVÈRE. — **L'Affaire de Saverne.** Novembre 1913 — Janvier 1914. Prix . . . . 1 fr. 80

LÉON MACCAS. — **Constantin Ier, roi des Hellènes.** Prix. . . . . 1 fr. 50

GAETANO SALVEMINI. — **Delenda Austria.** 1 fr. 20

JUSTIN. — **La Responsabilité du Parlement sous le régime parlementaire.** Prix. . . . . 1 fr. 20

PROBUS. — **L'Organisation de la Démocratie.** 1 fr. 20

JUSTIN. — **Monsieur Lebureau et Monsieur Leparlement.** Prix . . . . 1 fr. 80

N. B. — *Les prix de ces ouvrages ne subissent pas de majoration.*

BIBLIOTHECA ...ersitas ...ttaviensis

Imprimé sur caractères spéciaux

des « Éditions Bossard »

289

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

3838/40

CE B 0316
.T7 1919
C00 TRUC, GONZAG CALLICLES,
ACC# 1441071

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

NOV 18'82
NOV 16'82
FEB 08'83
JAN 27'83
02 FEV '84
24 JAN '84
15 FEV '84
23 FEV '84
08 MAR '84
08 MAR '84
27 AOU '84
21 AOU '84
FEB 24 1988
FEB 17 1988
APR 01 1996
23 MARS 1996
UO 17 JAN 2008

a39003 000823962b
B 316 .T7 1919
TRUC, GONZAGUE. LES NO
CALLICLES, OU,